

## PETITES CHANSONS DU GRAND-JAPON

J'ai souvent admiré que ceux qui refusent au Japon le moindre embryon d'âme n'aient jamais, fût-ce en passant, prêté l'oreille à la voix des tout petits. Je suis, quant à moi, venu au Japon par les enfants, qui m'ont accueilli à mots simples, et qui m'ont souri : c'est pourquoi j'ai plaisir à présenter leurs chansons.

Rien de rare, certes, dans ma gerbe; rien que vous ne retrouviez dans les albums puérils, dans les livres de l'Ecole primaire (1), ou dans les recueils des deux plus grands poètes du Japon contemporain, Kitahara Hakushû (2) et Saijô Yaso (3) : mais nulle chanson que les enfants, tous les enfants du Japon, n'aillent roucoulant « sur le chemin de la plaine »; nulle chanson qui ne fasse pleurer les vieux, tous les vieux et toutes les vieilles se souvenant « devant leurs maisons ».

Voici donc de petites chansons du Grand-Japon. Fidèlement traduites, elles se classent d'elles-mêmes en ce que j'aimerais d'appeler des cycles : cycle des choses, cycle des bêtes, cycle des hommes.

### §

Instrumentes d'une pensée par atavisme concrète, les yeux des gosses, en cette Extrême-Asie, s'ouvrent aigus

(1) Voyez *Jinjô Shôgaku Shôka*, Editions du Mombushô; et *Shinsen Shôgaku Shôka-Kyoku Shû*, Tôkyô, Nihon Jidô Ongaku Kyokai, 3<sup>e</sup> Année de Shôwa.

(2) Voyez *Shinsen Kitahara Hakushû Shû Shiika-Hen*, Tôkyô, Kaizôsha, 3<sup>e</sup> Année de Showa.

(3) Voyez *Saijô Yaso Dôyô Zenshû*, Tôkyô, Shinchôsha, 13<sup>e</sup> Année de Taishô.

sur l'univers sensible; et d'abord, comme de juste, sur le ciel plein d'étoiles. Qui donc disait, bon japonisant pourtant, que « ...déconcertant ostracisme... les Japonais semblent n'avoir jamais bien goûté la poésie des étoiles (4) »? Voyez, dans le crépuscule, ce groupe de menues têtes levées au bout de cous tendus. C'est que le jeu n'est point si facile; il faut voir le premier les trois premières étoiles :

La première étoile, je l'ai vue  
Là-bas, là-bas, sur le cèdre  
De la forêt.

La deuxième étoile, je l'ai vue  
Là-bas, là-bas, sur le saule  
Du talus.

La troisième étoile, je l'ai vue  
Là-bas, là-bas, sur le pin  
De la montagne (5)...

Les soirs d'été, quand le grillon d'Italie sonne son grelot sous les fougères, il arrive que l'étoile file, échappant aux yeux inquiets : où va-t-elle volant, la voyageuse déchue?

L'étoile filante du ciel sombre,  
Où descend-elle, et pourquoi?  
A l'orée du bois, au bord de la plaine,  
Au lac que nul ne connaît,  
L'étoile altérée  
Descend boire (6)...

Et si, parmi les nuages d'automne, de deux rayons l'un s'efface, c'est, n'en doutez point, qu'en l'absence de sa mère, la petite étoile garde la maison :

Hier soir est née la petite étoile;  
Et cette nuit, toute petite encore,

(4) R. P. Cesselin, *Mélanges japonais*, avril 1906, p. 194.

(5) *O-Hoshi Sama*.

(6) *Nagare-Boshi*.

Dans les bras de sa mère elle scintille,  
Scintille-scintille.

Sa mère absente, la petite étoile,  
Si triste qu'elle soit de se sentir seule,  
Scintille cependant sans pleurer,  
Scintille-scintille (7)...

La quinzième nuit de chaque vieux mois, les étoiles  
pourlant perdent leur éclat. Car, ronde et folâtre, puisant  
aux offrandes de terrasse en terrasse, et de nuage en  
nuage sautant, la dame rousse accapare le monde :

La lune sort, sort du nuage,  
Ronde, ronde, toute ronde,  
Ronde comme un plateau rond,  
La lune.

Un nouveau nuage cache la lune,  
Noir, noir, tout noir,  
Noir comme de l'encre noire,  
Un nuage.

De nouveau la lune sort du nuage,  
Ronde, ronde, toute ronde,  
Ronde comme un plateau rond,  
La lune (8)...

Non que la dame rousse verse toujours la gaieté. Il y a  
aussi les nuits de petite lune, nuits de premier hiver, nuits  
de vent, nuit de bruissements, nuits d'inquiétudes :

— Toc, toc, toc,  
Ouvrez, je vous prie!  
— Mais qui frappe?

(7) *Hoshi no Ko.*

(8) *Tsuki.* — Cette chanson n'est pas rigoureusement inédite en français, M. Thomas Raucat en ayant donné, à la page 243 de son *Honorable Partie de Campagne*, une sorte d'interprétation. Mais je n'ai à la reprendre aucun scrupule; car les neuf demi-lignes de M. Thomas Raucat se fleurissent d'un non-sens (*Sumi, encre de Chine*, traduit comme *sumi, charbon de bois*) et de deux contre-sens (*Deru, sortir du nuage*, comme le rend clair la suite *Mata deta...*, confondu avec *dehajimeru, se lever*, — et le préfixe *ma*, ou *ma*, *tout, entièrement*, traduit *véritablement*); pour ne parler point de la fantaisie avec laquelle le *bon japonais* est rendu par *plateau à thé*. On saisit là une des perles du japonisme de pacotille qui se colporte en France depuis Loti.

— Une feuille morte,  
Toc, toc, toc...

— Toc, toc, toc,  
Ouvrez, je vous prie!

— Mais qui frappe?

— Le vent,  
Toc, toc, toc...

— Toc, toc, toc,  
Ouvrez, je vous prie!

— Mais qui frappe?

— Un rayon de lune,  
Toc, toc, toc (9)...

Souvent même, de nuit, de jour, semeuse de froid et d'ennui, sans cesse, sans fin, désespérément, la pluie tombe :

La pluie tombe, tombe, tombe :  
Comment sortir sans parapluie  
Et quand les brides rouges de mes socques  
Sont cassées!

La pluie tombe, tombe, tombe :  
Je resterai donc à la maison,  
A plier et replier  
— Des papiers de couleur.

La pluie tombe, tombe, tombe :  
Un petit faisan vient de crier;  
Le petit faisan n'a-t-il pas froid,  
N'est-il point triste?

La pluie tombe, tombe, tombe :  
Déjà pourtant s'est endormie  
Ma poupée, et mon feu d'artifice  
S'est consumé!

La pluie tombe, tombe, tombe :  
Tout le jour, toute la nuit,  
La pluie tombe, tombe, tombe,  
La pluie tombe (10)...

Combien plus belle la neige toute blanche, robe de ma-

(9) *O-Tsuki-Yo.*

(10) *Ame.*

riage de la montagne, doux vêtement des maisons, fleur pure « aux six côtés »!

Voici que tombe, tombe la neige,  
La neige toute blanche,  
Là-bas sur la montagne,  
Ici sur la forêt.

Voici que monte, monte la neige,  
La neige toute blanche,  
Là-bas sur les maisons de chaume,  
Ici sur les maisons de planches.

Voici qu'a fleuri, fleuri la neige,  
Fleur infiniment blanche,  
Là-bas aux branches des pins,  
Ici sur les bambous (1)...

Mais, direz-vous, par temps de gel, de neige, de glace, la feuille tombée est bien à plaindre! Rassurez-vous; les gamines qui reviennent de l'école portent au cœur la pitié des choses :

Feuille morte, n'as-tu pas froid  
Sur la terre?  
Feuille morte, je vais t'emporter  
Dans ma manche;  
Et jusqu'à l'heure où sous le soleil  
Fond la gelée blanche,  
Feuille morte, je te réchaufferai  
Dans ma manche (12)...

§

Entre l'univers des choses et son moi confus, le gosse a tôt fait de situer le monde des bêtes. Les bêtes sont des choses qui se meuvent; et le mouvement c'est, au bord de l'étang, le petit têtard sans mains ni pieds :

Il est tout noir, le petit têtard,  
Ronde est sa tête, longue sa queue;  
Et pour n'avoir ni mains ni pieds,

(11) *Yuki.*

(12) *Ochi-ba.*

Il va quand même remuant-remuant,  
Et tourne, tourne dans l'étang :  
Je l'aime tant, le petit têtard (13)...

Au reste, loi juste et réconfortante, bêtes et gens vont  
sous les mêmes rigueurs : les moineaux ont leur école, et

Le maître qui fait la classe  
Aux moineaux  
Agite, agite sa baguette,  
Tuit tuit (14)...

Bêtes et gens vont sous les mêmes passions :

Sur une petite branche d'érable,  
Le moineau,  
Le moineau aux plumes gonflées  
Se hérisse :  
— Pourquoi, pourquoi de la sorte  
Te hérisser?  
— C'est parce que je suis agacé  
Que je me hérisse!  
— Mais pourquoi, pourquoi de la sorte  
Te mettre en colère?  
— Pourquoi, je ne le sais guère;  
Mais je suis en colère! (15)...

Et tant qu'il y aura des bêtes-mamans folles de leurs  
petits de bêtes, bêtes et gens iront sous les mêmes ins-  
tincts :

Pourquoi crie-t-il, le corbeau,  
Le corbeau dans la montagne?  
C'est qu'il a sept petits corbeaux,  
Sept petits corbeaux qu'il aime.  
— Ils sont jolis, oh, jolis!  
Crie le corbeau;  
Et je les aime, oh, je les aime!  
Crie le corbeau.  
Au vieux nid de la montagne,  
Allez, allez voir

(13) *Otamajakushi.*

(14) *Suzume no Gakko.*

(15) *Fukura-Suzume.*

Sept petits corbeaux aux yeux ronds,  
Sept petits corbeaux bien sages (16)...

C'est pourquoi il convient de rendre aux bêtes leur  
amitié, et de porter dès son retour au vieux père-hiron-  
delle les dernières nouvelles de la maison :

— Salut, Père hirondelle,  
Salut!  
Tu sais, je viens d'avoir  
Quatorze ans;  
Et ma sœur, qui s'est mariée,  
S'en est allée..  
Et toi? N'as-tu point vu s'accroître  
Le nombre de tes cheveux blancs?  
A toi qui dans ton vieux nid  
Es revenu,  
Salut, Père hirondelle,  
Salut! (17)...

D'autant que les bêtes les plus familières peuvent avoir  
leur vie secrète, plus subtile, plus pure que la nôtre. Qui  
sait si le papillon qui va sous le soleil de fleur en fleur  
voletant n'a point de maison où dormir la nuit?

La maison du papillon  
Est dans l'ombre d'un brin d'herbe,  
Avec un toit bleu,  
Avec un mur bleu;  
Et dédaigneux de la lune blanche  
Qui l'épie,  
Le papillon dort sans ouvrir  
Ses volets.

Aux volets obstinément clos,  
Un rayon de lune;  
Le rideau bleu  
Paraît trembler;  
Le papillon  
Ouvre les yeux;  
C'est de la brise nocturne  
Le pas furtif (18)...

(16) *Nanatsu no Ko.*

(17) *Tsubame no Oji San.*

(18) *Chôchô no O-Uchi.*

Et de quoi serait fait le rêve du rossignol, sinon d'une infinie blancheur? Blancheur de la neige épandue? Blancheur des pruniers épanouis? Qui sait?

Sur une petite branche de prunier,  
 Sur une petite branche de prunier, le rossignol  
 A rêvé d'une nuit où la neige tombait :  
 Et dans la plaine et sur la montagne  
 Ce n'était plus que de la neige,  
 Que de la neige bruissant-bruissant,  
 Que de la neige...

Une nuit que la neige tombait,  
 Une nuit que la neige tombait, le rossignol  
 A rêvé que s'ouvriraient les fleurs des pruniers :  
 Et dans la plaine et sur la montagne  
 Ce n'étaient plus que des pruniers,  
 Que des pétales volant-volant,  
 Que des pétales de prunier...

Sur une petite branche de prunier,  
 Sur une petite branche de prunier, le rossignol  
 A rêvé d'une nuit où la neige tombait :  
 Et dans la plaine et sur la montagne  
 Ce n'était plus que de la neige,  
 Que de la neige bruissant-bruissant,  
 Que de la neige (19)...

## §

Mais pour le gosse anxieux de vivre, riche entre toutes est la vie des hommes.

Le vieil air dont, au long des jours, sa mère le berce sur son dos, a déjà fait surgir pour lui, à l'orée d'un bois de rêve, entre la rivière et la montagne, *le vieux et la vieille* de toujours, le même vieux et la même vieille qui peupleront le conte de *Momotarô*, et celui du *Moineau à la Langue coupée* (20), et celui du *Petit Poucet* (21) :

Dans une hutte de la montagne,

(19) *Uguisu no Yume.*

(20) *Shita-kiri-Suzume.*

(21) *Issumbôshi.*

Derrière la porte de branchages,  
Demeure un vieux  
Avec sa vieille.

Le vieux est à la montagne,  
A couper des branches;  
La vieille est à la rivière,  
A laver (22)...

Pour étayer ce premier décor d'un premier fond de tendresse humaine, nul besoin d'expérience rare; le symbole suffit, à qui sait lire aux yeux de sa mère :

Quand je lève les yeux sur les yeux de maman,  
Je vois en pensée un étang.

Autour, des arbres s'élançant;  
Et tout au milieu de l'eau claire,  
Il y a une petite île sombre.

Que ne puis-je un jour aller en ramant,  
Que ne puis-je un jour ramer jusqu'à l'île!

Au fond de cette eau si tranquille,  
Quel poisson rare va nageant?  
Aux arbres de cette île si chère,  
Quel oiseau rare va chantant?

Chaque fois que je regarde les yeux de maman,  
Je pense, je pense à un étang (23)...

C'est ainsi que les cœurs d'enfants reflètent l'amour comme le miroir reflète l'image : de petite fille à petite fille, que de claires affections sur le chemin de l'école!

Se tenant par la menotte,  
Quand elles vont le chemin de la plaine,  
Toutes mignonnes,  
On dirait de petits oiseaux :  
Alors, chantant leur chanson,  
Elles font crier leurs souliers,  
Sous le ciel éclairci  
Crier leurs souliers!

(22) *Komori-Uta.*

(23) *Ká Sur no Me.*

Quand elles vont cueillant des fleurs  
 Pour les piquer dans leurs cheveux,  
 Toutes mignonnes,  
 On dirait de petits lapins :  
 Alors sautant, alors dansant,  
 Elles font crier leurs souliers,  
 Sous le ciel éclairci  
 Crier leurs souliers (24)...

Amour d'autrui. Culte aussi pour ceux qui, à force d'âme offerté et de sang versé, ont fait plus grand le Grand-Japon. Jouer à la balle est naturel. Encore sied-il, au pays du Kyûshû, d'élever sa joie vers ceux qui, en la dixième année de Meiji, soldats de Saigô de Kagoshima, ont défendu jusqu'à la mort leur cause désespérée; car, du haut des temples rouge et or, les ombres des héros farouches se plaisent aux jeux des enfants qui se souviennent :

Un, deux, trois, quatre, cinq,  
 On fait le pont,  
 Et sur le parapet du pont  
 On s'assied.  
 Et si l'on regarde au loin, là-bas,  
 On voit une fille de dix-sept ans :  
 A sa main gauche, un panier de fleurs;  
 A sa main droite, un chapelet.  
 Quand on l'interroge,  
 Elle répond :  
 — Mon pays  
 Est Kagoshima du Kyûshû,  
 Et je suis fille de Saigô.  
 La dixième année de Meiji, à la guerre,  
 Beaucoup sont morts en se battant;  
 Et je dois aller sur leurs tombes!  
 Un, deux, trois, quatre, cinq,  
 On fait le pont,  
 Et sur le parapet du pont  
 On s'assied (25)...

(24) *Kutsu ga naru.*

(25) *Mari-Uta.*

A jouer à la balle, on fait tôt tomber la nuit : mais au parfum fort des fleurs de pamplemousse, sous la Voie lactée qui est au Japon la Rivière du Ciel, le bon sommeil où l'on s'oublie!

Vers le temps où passent les brises du sud,  
La fleur du pamplemousse épand son parfum;  
Et la nuit où s'ouvre la fleur du pamplemousse,  
On peut voir, toute blanche, la Rivière du Ciel.  
Trois étoiles, quatre étoiles, sept étoiles...  
En comptant, j'ai eu sommeil malgré moi :  
Et malgré, malgré moi doucement endormie,  
Sans bouger, jusqu'au matin, j'ai dormi...  
Vers le temps où passent les brises du sud,  
La fleur du pamplemousse épand son parfum (26)...

Dormez, poupées au kimono plein de hérons, dormez vos rêves étoilés! L'heure est sur vous des premiers troubles, et vous irez vite, appuyées à l'arbre du chemin, pleurer sans cause de lourdes larmes :

La fleur blanche du citronnier,  
Blanche, toute blanche, a fleuri;  
Et l'aiguille bleue du citronnier,  
Bleue, toute bleue, s'est effilée.  
Dans la haie, au bord du chemin  
Que toujours, toujours je prends,  
Fleuris, fleuris, bon citronnier,  
Mûris, mûris tes boules d'or :  
Quant à moi, le cœur lourd, bien lourd,  
Près du citronnier j'ai pleuré;  
Et tous, tous ceux qui passaient là  
M'ont consolée de leurs paroles...  
La fleur blanche du citronnier,  
Blanche, toute blanche, a fleuri (27)...

Aux larmes, le rêve se fiance; et le rêve est cher au

(26) *Minami no Kaze no...*

(27) *Karatachi no Hana.*

cœur japonais. Ainsi peut-être, du profond de sa noire retraite, le coquillage solitaire contemple une autre rive :

- Qui demeure en cette coquille?
- Un Père coquillage accroupi.
- Que fait-il, le Père coquillage?
- Même de jour, il somnole un rêve.
- Le rêve du coquillage, quel rêve est-ce donc?
- Le rêve de la mer de là-bas, là-bas.
- La mer de là-bas, là-bas, quelle mer est-ce donc?
- Une mer bleue que tu ne connais pas :
- Oh, la mer bleue, la mer immense
- Qui au loin, au loin s'embrume! (28)...

Moins calme, hélas, la rive de ce monde-ci, où les désirs veillent comme le pluvier crie. Et, n'eussiez-vous qu'une nuit senti contre vos yeux la griffe de l'insomnie, dites-moi, vous qui me lisez, si jamais Baudelaire en ses blasphèmes, Verlaine en ses repentirs, Rollinat en ses terreurs, vous ont plus profondément remué que ce simple mot à mot d'une simple chanson d'enfant :

La nuit où le pluvier crie,  
 Où le pluvier crie,  
 Fenêtre close, je grelotte encore,  
 Grelotte encore.

La voix du pluvier qui crie,  
 Du pluvier qui crie,  
 Ma lumière éteinte, n'a pas cessé,  
 Pas cessé.

Pluvier qui cries, n'as-tu plus ta mère,  
 N'as-tu plus ta mère,  
 Que tu trembles seul au vent de la rivière,  
 De la rivière!

Pluvier qui cries, dormiras-tu pas,  
 Dormiras-tu pas?  
 Vois : déjà blanchit l'étoile de l'aube,  
 L'étoile de l'aube (29)...

(28) *Sazae no Yume*. Le *sazae* est, proprement, le turbo cornu.

(29) *Chin-chin Chidori*.

Je nouerai ici ma gerbe. L'enfant qui a passé la nuit du pluvier est mûr pour d'autres chansons : chansons d'amour, chansons de guerre; chansons de larmes, chansons de sang.

GEORGES BONNEAU,  
Docteur ès Lettres,  
Professeur à l'Université Impériale de Kyôto.